

trionpher de vous et de moi, aux côtés de mademoiselle LeMoynes.

—Capitaine, dit M. de Montigny, l'un des assistants, vous allez vous mettre une mauvaise affaire sur les bras. De Noyan est de première force à l'épée ; et puis vous connaissez les lois qui sévissent contre le duel !... Ensuite, permettez-moi de vous rappeler que le procureur-général, chez qui nous sommes, ferait un fort mauvais parti à celui qui serait cause d'une esclandre ici.

Et, prenant le chevalier par le bras, M. de Montigny l'entraîna doucement vers l'embrasure d'une fenêtre de la pièce, et là, chercha à le faire revenir à de meilleurs sentiments à l'égard de M. de Noyan.

Mais le chevalier fit la sourde oreille et ne voulut rien entendre.

—J'en ai assez, dit-il enfin, de cet homme, que je rencontre partout sur mon chemin ; que le hasard me lance inopportunistement dans les jambes au moment où je crois pouvoir arriver à quelque bonne fortune ou quelque action brillante.

—Mais, mon cher ami, ce n'est peut-être pas sa faute s'il arrive parfois à vous nuire ; probablement un hasard malheureux est seul à blâmer...

Il faut que cela cesse, dussé-je le forcer, le hasard. Voilà que je subis le charme de cette jeune personne, et que je forme de beaux projets sur l'alliance que je pourrais espérer avec la fille du seigneur de Longueuil, dont la famille est influente ici, mais, *vas-t'en voir s'ils viennent, Jean !* Je retrouve encore ce de Noyan pour changer mes espérances en illusions.

—Mon cher de Lorimier, dit de Montigny, je vois que vous êtes bien décidé à mesurer votre épée avec celle de M. de Noyan, et je crois que tout ce que je vous dirais dans un but de pacification ou de rapprochement amical entre vous et lui serait peine perdue, aussi je ne vous soufflerai plus mot à ce sujet, mais ce que je vous demanderai, c'est de choisir un motif de querelle, autre que celui-ci... par égard pour mademoiselle LeMoynes.

—Vous avez raison, mon ami, répondit de Lorimier, sur un ton plus doux. Je vais attendre patiemment qu'une occasion se présente pour régler cette question sans y mêler l'amour. De Montigny espérait, en faisant remettre de Lorimier à un autre moment pour chercher noise à de Noyan, que la colère de son ami s'émousserait et que la chose en resterait là.

Les paroles échappées au moment où de Noyan dansait avec Jeanne, étaient tombées dans les oreilles de ses amis, et il ne fut pas longtemps sans les connaître.

Peut-être les lui rapportait-on avec un grain de méchanceté, content de lui voir une affaire sur les bras, laquelle pourrait, qui sait, lui faire céder la place aux côtés de Mlle Le Moynes.

Quoi qu'il en fût, les deux officiers ne se regardèrent plus que d'un œil mauvais, cherchant mutuellement l'occasion d'une offense qui conduirait au cartel.

Elle ne s'offrit pas ce soir-là, ni les suivants, et les fêtes de Noël et du nouvel an (1691) séparèrent les deux antagonistes, l'un, de Lorimier, demeurant à Québec, où sa compagnie était casernée, et l'autre, de Noyan, devant retourner à son domicile, aux Trois-Rivières, rejoindre sa compagnie, en quartiers là.

Cet éloignement représentait le calme qui précède l'orage.

Le 17 février, M. de Noyan eut à se rendre à Québec. A peine arrivé, il reçut une invitation pour une soirée que donnait, le soir même, M. de l'Épinay.

Il l'accepta.

Un pressentiment lui disait qu'il y verrait son rival détesté. Il ne se trompait pas.

M. de Noyan ne dansa pas, par égard pour l'objet de ses affections. Mademoiselle Jeanne était repartie pour Montréal, le 5 décembre, avec sa mère, suivies de messieurs ses frères, le lendemain, avec la dépouille mortelle de Jacques de Sainte-Hélène. Cet officier avait succombé le 4 décembre 1690 à la blessure reçue en défendant Québec contre l'attaque de Phipps.

Par estime pour la jeune fille en deuil, que le Sr de Noyan aimait, il avait fait taire ses goûts pour l'exercice terpsychoréen, et se contentait d'être spectateur.

Tout à coup il se sentit touché à l'épaule.

Se retournant, il reconnut M. de Portneuf, qui lui souffla :

—Dites-donc, de Noyan, puisque vous ne dansez pas, venez-vous faire une partie de Trente-et-Quarante avec quelques uns de nous ? Il y a une chambre en haut, où nous pourrions jouer sans être dérangés.

—Certes ! répondit gaiement Pierre de Noyan, j'accepte ! Il me passait des fourmillements dans les jambes à voir les autres danser, et ne pas pouvoir faire comme eux, car je préfère ne pas participer à cet amusement ce soir ; mais je suis bien prêt à prendre part à votre partie de cartes.

—Eh ! bien, venez donc, dit de Portneuf. Avec vous, nous serons au complet.

Et tous les deux s'éclipsèrent, au grand regret des jeunes demoiselles, pour aller s'asseoir devant une table de Trente-et-Quarante, en compagnie d'autres amis du rouge-et-noir.

Il y avait déjà autour de la table de jeu, MM. de Courtemanche, de Louvigny, de Montigny, d'Eragny, de Tonty, Hénault, d'Hosta, de la Gemmeraie, de la Durantaye et de Lorimier.

La présence de ce dernier fut un éteignoir au plaisir que Noyan pensait éprouver au jeu. Néanmoins, il fit bonne contenance et ne laissa pas voir sur sa figure la contrariété qu'il ressentait.

Après qu'il eût pris place à table, la partie commença.

Il était facile d'en suivre la marche sur les physionomies des gentilshommes, et surtout par les piles grosses ou petites de pièces blanches et jaunes étalées devant chaque personne.

D'après le silence qui régnait, un étranger eut cru que les Français ne songeaient qu'aux cartes.

Il n'y avait que le banquier nommant les cartes qui parlait, et les pontes suivaient avec intérêt chacune des cartes étalées.

Pour deux des joueurs, il eut été téméraire de dire que leur pensée entière appartenait au Trente-et-Quarante.

En effet, MM. de Noyan et de Lorimier s'épiaient du coin de l'œil, tous deux également prêts à saisir le moindre incident comme prétexte d'un défi.

Il se présenta le premier pour le chevalier de Lorimier.

Et voici comment.

Par inattention probablement, M. de Noyan, qui gagnait alors et faisait mentir le proverbe, avait laissé se glisser sous son bras, en dehors, sur le tapis de la table, deux pièces d'or.

M. de Lorimier prenant la parole remarqua, d'un accent légèrement railleur, que ce n'était pas prudent de laisser dépasser ainsi ces pièces jaunes, qu'un ponteur pourrait prétendre que cette somme était enjeu et au cas d'un bon numéro, vouloir en retirer le profit.

A ces mots, tous levèrent la tête, stupéfaits, à l'exception toutefois de Montigny et de Courtemanche, qui connaissaient l'humeur de de Lorimier.

De Noyan avait pâli.

—Qu'est-ce à dire, monsieur ? demanda-t-il, à l'instant.

—Je veux dire ce que j'ai dit, et vous me comprenez bien.

—Vos paroles sont une insulte et je vous somme de les rétracter immédiatement, dit de Noyan.

—Tout doux, beau chevalier ; je n'ai jamais eu peur d'un payen.

Ce jeu de mot combla la mesure.

L'œil enflammé, superbe de colère, de Noyan saisissant les cartes sur la table les lança au visage de son adversaire.

—Recevez mon soufflet !

A cette riposte, le chevalier bondit, et, porta la main à la poignée de son épée, comme pour mettre flamberge au vent.

—Quand pourrez-vous recevoir mes témoins ? dit-il.

—Quand vous voudrez me les envoyer !

—Eh ! bien pourquoi ne pas arranger cette affaire tout de suite ?

—Vous avez donc hâte de vous faire donner une saignée ? dit ironiquement le capitaine de Noyan, se vengeant ainsi du calembour fait sur son nom.

De Lorimier s'était tourné vers les joueurs, et d'un coup d'œil, choisit MM. de Montigny et de Louvigny, pour ses seconds.

A sa demande dans ce sens ils acquiescèrent.

De Noyan obtint la même chose de MM. de Courtemanche et de Portneuf.

Ces messieurs tentèrent quelques mots de réconciliation mais ce fut peine perdue.

Il fut alors décidé que le duel aurait lieu, la nuit même, dans la basse-ville, chez un prévôt d'armes.

*Régis Roy.*

(La fin au prochain numéro)

## SOUVENIRS

Respectueusement dédié à Mlle Clara B...

Il est des soirs de printemps, tristes comme les soirs de novembre, le mois des morts, des soirs où les parfums sont amers, où la brise n'apporte que des sanglots ; des soirs où l'âme pleure les amours défunts, les beaux jours disparus, la jeunesse envolée et tous ces mille riens que le souvenir rappelle, aux anniversaires saignants qui sont inscrits dans le cœur de tous ceux qui sentent, qui aiment, souffrent et pleurent. Il est des soirs où reviennent à la mémoire les soirées de famille au coin du feu, les pressentiments de mains, les causeries intimes avec des amis disparus, les regards caressants d'une femme aimée, ses baisers, les serments éternels oubliés et les éternels adieux.

Oh ! les baisers d'autrefois, qu'ils étaient doux, consolants, et qu'ils sont loin !

Depuis, combien de pleurs, d'adieux sur des cercueils pour toujours fermés ! Combien de déceptions, de trahisons ! Et le cœur, jadis si confiant, si plein de foi et d'amour, brisé chaque jour par les brutalités de la vie, se blase malgré lui, et chaque battements s'en apaise graduellement sous les coups réitérés du malheur.

Ce n'est qu'aux anniversaires, quand on s'abandonne un instant à la rêverie, qu'on revoit comme en un mirage toutes ces choses charmantes ou tristes d'autrefois ; elles s'en vont bien vite et malgré nous, comme disparaissent à travers les brumes les bords fleuris où l'on a aimé et souffert, et que l'on quitte à regret pour y revenir plus tard, le cœur plus triste, le front plus pâle encore, et plus loin, toujours plus loin du bonheur.

Ah ! revenez encore, chers souvenirs, revenez toujours. J'aime votre présence : nous sommes désormais seuls à nous aimer, aimons-nous toujours puisque c'est là vivre, et pleurons ensemble puisque c'est là s'aimer.

Revenez encore, j'aime les larmes que vous m'apportez, j'aime les figures aimées que vous faites réapparaître, j'aime les amours défunts dont vous remuez les cendres, j'aime les cercueils que vous entr'ouvrez, j'aime vos tristesses, votre amertume, chers souvenirs, revenez toujours.

Il est des soirs de printemps, tristes comme les soirs de novembre, le mois des morts ; des soirs où les parfums sont amers, où la brise n'apporte que des sanglots.

PASCHAL.

## POT DE PENSÉES

Il vaut mieux être enseigne de vaisseau que de boutique.

Les tourneurs sur bois et sur métaux peuvent vous regarder en face. Mais pas ceux qui tournent les talons.

Le jeu de dominos ne ressemble pas à une partie de boxe. Il n'y faut pas montrer ses points.

Lorsqu'une cuisinière fait danser l'anse du panier, c'est son maître qui paye les violons.